Ce que les poils disent de nous

Christian Bromberger

▶ **To cite this version:**

Christian Bromberger. Ce que les poils disent de nous. Sciences humaines, 2020, 328. hal-02929251

HAL Id: hal-02929251
https://amu.hal.science/hal-02929251

Submitted on 3 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Paru dans *Sciences Humaines*, n° 328,août-septembre 2020

« Ce que les poils disent de nous »

Contrairement aux mutilations d'organes (la circoncision, l'excision par exemple) qui sont définitives, les modifications que l'on apporte aux poils et aux cheveux sont temporaires et réversibles. Ces phanères, ces excroissances épidermiques, se prêtent aux arrangements les plus divers sans risque biologique majeur et sans en compromettre la repousse. On peut les couper, les raser, en modifier la forme et le volume, les friser, les défriser, les crêper, les dresser en crête, les tresser, les natter, les tisser, les exhausser à l'aide d'un cimier comme dans les coiffures africaines, les oindre et les modeler avec des corps gras, voire de l'argile, les allonger par des fibres végétales ou par des cheveux humains (faisant l'objet d'un commerce lucratif à longue distance), les teindre, les déteindre, etc. Ces manipulations, ces « bricolages » sont d'autant plus loisibles que la pilosité ne sert plus biologiquement et physiologiquement à grand-chose : sa fonction de thermorégulation a complètement disparu chez *Homo* au fil de l'évolution, depuis *Homo ergaster* il y a 1, 7 million d'années. Sa fonction de protection est infirmée par les usages culturels : on s'épile les sourcils qui ont originellement pour fonction de retenir la sueur qui s'écoule du front et risque d'atteindre les yeux ; les chauves s'accommodent du soleil et la mode, chez les hommes, est de se raser l'ensemble du crâne dès une calvitie naissante. Le moins que l'on puisse dire est que les sociétés prennent leurs aises avec ces poils censés protéger leurs membres. Et c'est précisément parce que la pilosité est un vestige largement inutile qu'elle se prête sans problème à autant de bricolages sociaux et esthétiques.

La pilosité offre, en effet, de singulières propriétés pour symboliser les différences entre les sexes, entre les statuts sociaux, entre populations voisines ou lointaines mais aussi entre soumis et insoumis, entre l'ordre du monastère

et l'errance de l'ermite, entre le civilisé et le sauvage, entre la culture et la nature, entre le beau et le laid, des catégories variables selon les sociétés et les époques.

Considérons tout d'abord la distinction entre le masculin et le féminin. La pilosité est, comme la poitrine ou la hauteur de la voix, une caractéristique du dimorphisme sexuel. Ces différences que la nature a posées, nos cultures - et les cultures en général - ont eu tendance à les creuser. Chez nous, les adolescents guettent ainsi avec fébrilité l'apparition de leurs premiers poils, la transformation de leur duvet en moustache, tandis que les jeunes filles les traquent sur leurs jambes et sur leur visage pour les faire disparaître. C'est que le lisse féminin et le dru masculin ont constitué, à quelques exceptions remarquables près (l'étonnant XVIIIème siècle notamment), le paradigme de la beauté et de la normalité dans l'histoire de l'Occident. À l'ostentation des signes pileux de la virilité (barbe, moustache, poils sur le torse) s'oppose traditionnellement la dissimulation de la chevelure féminine associée à la séduction. « Femme en cheveux/ Viens si tu veux », disait naguère le proverbe et faut-il rappeler l'attrait de la moustache que vante un personnage féminin de Maupassant (« Vraiment, un homme sans moustache n'est plus un homme », dit-elle) et que portaient les vedettes masculines de naguère, tel Clark Gable ? Mais la moustache, tout comme le torse velu - affleurant généreusement à travers le col ouvert de la chemise - apparaissent comme les témoins attardés d'un autre âge. Le schéma traditionnel a, en effet, été bouleversé pendant les dernières décennies. Les poils sur le torse ont désormais mauvaise presse. Le corps glabre s'inscrit dans un processus général de désanimalisation, de désodorisation, d'hygiénisme, caractéristique du temps présent. La chevelure féminine s'est affranchie dans nos sociétés et pendant le dernier siècle, des coiffes, foulards, chapeaux qui la dissimulaient et longue,

flottante mais lisse elle est le symbole par excellence de la jeunesse et de la séduction. Le pouvoir esthétique et politique de la chevelure dévoilée est tel que les mouvements qui militent contre les discriminations socio-sexuelles en ont fait leur emblème ; ainsi les féministes juives, protestant contre le rasage de la chevelure imposée lors du mariage par les traditionalistes, se placent sous le patronage de Lilith, première femme (rebelle) d'Adam selon la tradition kabbalistique, et arborent, comme elle, une chevelure libre et flottante… Cette révolte contre les normes pileuses imposées prend une forme limitée quand, en République islamique d'Iran, les femmes et les filles laissent échapper une mèche blonde de leur foulard ou exacerbée quand elles se dévoilent dans des lieux publics.

Quant au traitement des poils faciaux masculins dans nos sociétés, il a sensiblement évolué au cours des trente dernières années. Le glabre dominait dans les années 1990 à une époque où s'épanouit un style minimaliste dans l'architecture, la décoration, le design, la musique mais aussi la coiffure et où les distinctions de genre sont moins marquées. La barbe est, en revanche, revenue en force dans les années 2010. Une récente enquête fait apparaître que 92% des 25-34 ans en portent une. La barbe est bien de nos jours un signe d'entrée dans la vie adulte. Alors que ce fut longtemps un signe d'entrée dans la vieillesse, souvent portée après la retraite, un signe de retrait de la vie professionnelle, on ne compte plus, à partir de 50 ans, que 32% de barbus. Ce qui frappe, c'est donc cette inversion des usages et des significations. Cette différence de génération se reflète aussi dans les appréciations des femmes : les jeunes femmes en couple sont peu séduites par des visages complètement rasés (17%), alors que 42% des femmes de plus de 35 ans apprécient ce style. Mais de quelle barbe s'agit-il ? Non plus de la barbe négligée du retraité, de la barbe hirsute du révolutionnaire ou de l'ermite, mais d'une barbe séduisante

et non dominatrice, entretenue, taillée à la tondeuse à sabots et ointe. Rien à voir avec la barbe et la moustache drues des hommes de naguère exerçant des professions d'autorité.

La couleur des cheveux accentue ce contraste entre le masculin et le féminin. En Occident, depuis l'Antiquité, la beauté féminine s'est déclinée en blond, à l'exception d'une longue période qui court de la fin du XVIIème siècle au début du XXème siècle et des trente dernières années où la fascination pour les blondes est contrecarrée par la mauvaise réputation intellectuelle qui s'attache à elles. Témoignage de cette fascination qui demeure, selon L'Oréal, 22% des Françaises seraient blondes, mais seulement 12% naturellement. Les déesses du panthéon antique sont blondes, telle l'Aphrodite sculptée par Praxitèle au IVème siècle avant J.-C. Les héroïnes des chansons de geste (Iseult, Nicolette…) ont une « crine sor » (blond doré) ou « ghaume » (blond vif ou brillant), tout comme les saintes, et la première d'entre elles, la Vierge, dans la peinture classique italienne. Faut-il aussi rappeler que l'adjectif *fair* en anglais désigne à la fois le beau, le bon et le blond ? Mais les engouements esthétiques, même si certaines tendances dominent à travers les âges, ne sont jamais pérennes. Des années 1660 à la fin du XIXème siècle le blond s'estompa jusqu'à un retour en force au terme de la période romantique qui valorisait le naturel et grâce à la mise sur le marché dans les années 1860 de solutions d'eau oxygénée facilitant la décoloration. Les vedettes féminines de cinéma (Jean Harlow, Rita Hayworth, Marlène Dietrich, Marilyn Monroe, Jayne Mansfield…) avant et après la seconde guerre mondiale enfiévrèrent cette blondeur symbolisant le *sex appeal*, la douceur soumise et mièvre, le mystère parfois. Leur beauté fatale pouvait être rehaussée par une chevelure en blond platine, une teinture inventée en 1931. Mais le blond peut aussi incarner des valeurs plus positives :

la droiture, le charme, la jeunesse, la réussite, le pouvoir, associés à des personnages aussi divers que la princesse Diana ou Hillary Clinton.

À quoi tient donc cette fascination pour le blond féminin ? On invoquera volontiers l'or, donc l'éclatant et le précieux, mais aussi la pureté qu'évoque la blondeur. Allons plus loin. Des analyses menées sur un grand nombre de sociétés[1] font apparaître qu'il y aurait une prédilection masculine universelle pour le clair. Or comme la poitrine, comme la hauteur de la voix, comme la moindre pilosité corporelle et la chevelure plus fournie, la clarté est un trait distinctif de la féminité. Or le désir masculin semble universellement stimulé par tous les attributs par lesquels se marque le dimorphisme sexuel. La blondeur accentuerait donc les attributs de la féminité et partant de la séduction. Un des symboles de la beauté féminine serait la Vénus de Boticelli. Mais est-elle blonde ou rousse ? Les thuriféraires de chacune de ces nuances se la disputent. En fait, cette chevelure, étiquetée « blond vénitien », combine le blond connotant la pureté et la grâce, et le roux qui évoque, à côté d'autres stigmates, la séduction tentatrice.

Utilisé pour souligner les différences – ou les rapprochements- entre les genres, le poil l'a été aussi pour symboliser les statuts sociaux, qu'il s'agisse des âges de la vie, de l'appartenance de classe ou d'une fonction particulière. Tout rite de passage a une sanction pileuse.

Une des fonctions des rites suivant la naissance est ainsi de marquer la séparation progressive entre le nouveau-né et sa mère, d'instituer l'enfant en tant que personne sociale. Il n'est pas étonnant que le thème de la *coupure* (du cordon ombilical, du prépuce, des cheveux) soit une constante de ces rites de séparation. Symboliquement, sinon pratiquement, circoncision et première

[1] Voir Pierre L. van den Berghe, and Peter Frost, "Skin color preference, sexual dimorphism and sexual selection: A case of gene culture co-evolution?", *Ethnic and Racial Studies*, 1986, 9: 1, pp. 87 — 113.

coupe de cheveux sont des opérations équivalentes, souvent effectuées par la même personne, le coiffeur barbier qui, en de nombreux cas, est également circonciseur. Dans plusieurs sociétés des Balkans et d'Amérique latine existe un parrain (ou une marraine) de la coupe de cheveux, distinct de celui du baptême, qui intervient à un moment crucial de la vie de l'enfant (lors du sevrage, quand les destinées des garçons et des filles prennent des chemins différents…). Cette scansion pileuse des âges de la vie est manifeste dans nos sociétés quand on compare la chevelure longue des jeunes filles et les cheveux courts de leur mère et grand-mère, chaque changement de statut (mariage, premier enfant, entrée dans la vie professionnelle…) entraînant un changement d'apparence. En Iran, comme dans la plupart des pays musulmans, Il est de tradition que les jeunes filles ne s'épilent pas jusqu'à leur mariage. La veille de la cérémonie nuptiale, l'épilatrice maniant avec dextérité fil, pâte dépilatoire à base de chaux, rasoir, cire transforme leur corps poilu de fille en corps entièrement lisse de femme ; elle porte une attention particulière aux sourcils devant désormais former des arcs fins et parfaits. Aux « pattes de chèvre » (*pâtche bozi*) touffues des adolescentes se substituent deux tracés géométriques. Dans le quotidien, l'état des sourcils renseigne traditionnellement sur le statut de l'interlocutrice et invite d'emblée à employer tel terme d'adresse ou telle formule de politesse. Mais, dans leur souci d'émancipation, des jeunes filles intrépides brouillent ce code de reconnaissance ; anticipant sur le rite de passage et voulant se conformer aux canons de la beauté juvénile occidentale, elles se font épiler les sourcils, ce qui entraîne la réprobation et parfois leur exclusion des institutions scolaires.

C'est que la pilosité peut aussi bien sanctionner la soumission que manifester la rébellion. L'histoire du traitement de leur chevelure par les Noirs aux États-Unis, au cours du dernier siècle, montre le rôle d'étendard que peut

jouer la coiffure. Elle illustre aussi comment l'avènement d'un style capillaire est associé à celui d'une génération et peut consacrer un temps fort du devenir d'une société. Du début du XXème siècle aux années 1960, la tendance prédominante était au défrisage - alors pratiqué à chaud - d'une chevelure crépue et stigmatisée. « Madam » Walker - l'équivalente d'alors d'Élizabeth Arden -, afro-américaine elle-même, faisait fortune en diffusant ses lotions et ses fers à défriser spécialement adaptés à la chevelure des Noirs. La plupart des rockers d'après-guerre arboraient ainsi une coque lisse et gominée. Le mouvement noir de contestation sociale et de revendication identitaire qui prit corps aux États-Unis au milieu des années 1950 promut la coiffure « afro », « *a truth-telling hairstyle* » (un style capillaire disant la vérité), qui rappelait fièrement les origines au lieu de les dissimuler. Angela Davis, Jimmy Hendrix, James Brown furent les figures de proue de cette rébellion contre l'aliénation esthétique. Au *look* « *white negro* » se substitua une technique simple consistant à laisser pousser les cheveux naturellement, de façon à ce qu'ils forment une couronne sur la tête.

Symbole d'identité collective, la chevelure est aussi une marque d'identification personnelle. Le rasage des cheveux, tout comme l'attribution d'un nouveau nom personnel ou d'un numéro matricule, sont des marques constantes de soumission et de dénégation de l'identité (des esclaves, des prisonniers, des déportés).

Exprimant revendication ou soumission, l'apparence pileuse situe aussi l'individu par rapport aux normes et à l'ordre du monde. Aux chevelures conformes, celles du père et de la mère de famille d'une classe aisée, s'opposent les styles capillaires de ceux qui se sont mis ou que l'on a mis en marge de la « cité ». Cette pilosité hors norme peut signifier le refus ou le retrait imposé de l'ordre social et politique : les rebelles, les insoumis, les

proscrits, les emprisonnés, les exclus… se distinguent par leur apparence marginale. Elle peut aussi symboliser une expérience spirituelle ou un rapport singulier au sacré : les ascètes, les ermites, les possédés… se différencient du commun des hommes de religion par leur échevèlement ou par le rasage intégral de leur crâne. Dans l'histoire du christianisme romain les moines rasés et tonsurés contrastent singulièrement avec ces figures marginales, barbues et hirsutes, que furent les ermites. Mais au fil du temps l'ordre du monastère l'a emporté sur le désordre du désert et de la forêt. Entre le clerc tonsuré et l'ermite échevelé, un personnage occupe cependant dans l'ancienne vie monastique un statut intermédiaire que symbolise son apparence pileuse : le frère convers, qui est chargé des travaux des champs. Il n'était pas tonsuré mais portait, contrairement aux moines, une longue barbe qui était, contrairement à celle de l'ermite, soigneusement façonnée : on la comparait aux gerbes confectionnées avec minutie au terme de la récolte.

Une pilosité débordante peut encore signaler une affinité excessive avec le monde naturel, voire un retour à l 'animalité : les hommes des bois, les chasseurs furieux, les fous ensauvagés, les pécheurs qui ont transgressé la loi divine, les barbares, les hommes préhistoriques… sont, en général, représentés comme des êtres velus et hirsutes.

Symbolisant appartenance et manière d'être, le traitement des cheveux et poils est un sujet hautement polémique (entre générations, populations, membres d'une même société aux idéologies opposées). Décidément, une société nous en dit beaucoup par ses franges.